

71 notices de dictionnaire, sans parler d'une importante œuvre littéraire et journalistique. A. Linage Conde, qui a publié la bibliographie de plusieurs savants : M. C. Díaz y Díaz, N. Backmund, J. Mattoso, A. de Vogüé, J. Froger, C.-J. Bishko, M. Cocheril, E. Zaragoza Pascual, G. Mongelli, Y. Chaussy, G. Oury, méritait bien qu'on lui rendît pareil hommage. Cette biobibliographie, dont une première édition ne comptait que 109 pages, rendra service aux spécialistes d'histoire de l'Église et des ordres religieux. Aux lecteurs de cette revue, rappelons aussi qu'A. Linage Conde est également l'éditeur et le commentateur de règles monastiques : cf. notamment *Una regla monástica riojana femenina del siglo X : el Libellus a Regula Sancti Benedicti Subtractus*, Salamanca, 1973, XIV-144 p.

François DOLBEAU

Maurilio PÉREZ GONZÁLEZ, *La Garcineida. Estudio y edición crítica con traducción*, León : Universidad, 2001, 391 p.

En matière de parodie hagiographique, la *Garcineida* est sans doute l'œuvre la plus réussie du Moyen Âge latin. Cette satire de l'entourage pontifical est censée relater des événements survenus en 1099, la dernière année du règne d'Urbain II. A ce jour, on en a repéré quatre manuscrits médiévaux, s'échelonnant du début du XII<sup>e</sup> au début du XIV<sup>e</sup> s., et trois copies d'époque moderne. Cette édition critique est la quatrième, après celle de J. von Pflugk-Harttung (1883), E. Sackur, dans les *Monumenta Germaniae Historica* (1892), et R. M. Thomson (1973). Par la qualité de son introduction et la richesse de ses analyses, elle l'emporte sur toutes les autres, même si la précédente exploitait déjà les mêmes témoins.

La structure de la satire est tripartite, et chacune des sections correspond à l'une des trois catégories habituelles de la critique tardo-antique ou médiévale : le début est narratif (*enarratiuus*) et parodie un récit de translation ; la fin, dramatique (*imitatiuus*), est une sorte de dialogue bacchique, souvent à double entente, combinant des recettes et procédés de la comédie antique, des passions de martyrs et des *ioca monachorum* ; le milieu est mixte (*mixtus*) et intercale un passage narratif entre deux sermons pseudo-panégyriques. Le scénario relate comment *Grimoardus*, un archevêque simoniaque de Tolède, rend visite *ad limina* au pape Urbain II et à ses cardinaux ; il leur amène les reliques des saints Aubin et Rufin (c'est-à-dire 'or' et 'argent', selon une tradition antérieure au minimum d'une ou deux générations) ; durant la beuverie finale, il se révèle un si vaillant compagnon que lui est accordé le titre de légat d'Aquitaine.

*Garcineida* est la traduction espagnole d'un des titres transmis : « Garsuinis » ou « récit de García » ; jusqu'ici, la satire était plutôt connue sous un

autre nom : « Tractatus Garsie Toletane ecclesie canonici de reliquiis preciosorum martirum Albini atque Rufini ». Du reste, aucune de ces rubriques n'a grande autorité, car l'une et l'autre sont empruntées au manuscrit le plus tardif : Vatican, Reg. lat. 1911 (début XIV<sup>e</sup> s. = *B*). Le meilleur et plus ancien témoin : Vatican, Palat. lat. 242 (début XII<sup>e</sup> s. = *A*), est dépourvu de titre. Les autres manuscrits : Cambridge, Gonville and Caius College 427 (= *G*) et Trinity College R. 3. 56 (= *T*), datant du XII<sup>e</sup> s., respectivement des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> moitiés, commencent aussi *ex abrupto* ; leurs rubriques actuelles ne sont que des additions modernes. Or *Garsias* est, dans le texte, l'un des personnages principaux : accompagnant à Rome l'archevêque *Grimoardus* de Tolède, il tient la place du valet de comédie qui se moque, en aparté ou par des remarques ambiguës, de la bêtise ou des vices des maîtres. Comme *Grimoardus* est un nom fictif et que trois manuscrits sur quatre sont anonymes, le double titre de *B* pourrait résulter d'une conjecture de copiste, en sorte que l'existence d'un auteur appelé « García de Tolède » reste très douteuse.

La transmission de l'ouvrage est instable. Aucun des quatre manuscrits ne dépend d'un autre, car ils sont tous affectés d'omissions particulières. Les relations de parenté amènent cependant à reconnaître deux rameaux : *AB* et *GT*, dont le premier est, d'ordinaire, privilégié par l'éditeur. Mais nombreux sont les cas où tous les témoins divergent, comme, par exemple en finale : « At illi obdormierunt. Vos ualete et plaudite. Ego Calliopius recensui *A*, explicit tractatus Garsiae *B*, finis *G*, tu autem domine et cetera *T* ». L'ensemble de ce lieu variant a été rejeté en apparat ; personnellement, j'aurais publié sur deux colonnes les versions *A* et *T*, afin de ne pas enfouir en bas de page deux saillies assez plaisantes : *A* reproduit le colophon d'une famille des manuscrits de Térence, et pourrait bien remonter à l'original, dont Térence est, avec la Bible, la source majeure ; *T* s'amuse à terminer de la façon dont les lecteurs achevaient les lectures publiques, au chœur ou au réfectoire. Face à une telle fluidité, l'éditeur a pris le parti radical de publier d'abord une édition synthétique, avec traduction espagnole (p. 226-289), puis une transcription diplomatique de chacun des manuscrits *ABGT*, afin d'en permettre une lecture isolée (p. 293-307, 309-322, 323-336, 337-351). La solution retenue est peu économique, mais efficace.

En introduction, M. Pérez González commente de façon approfondie les circonstances de temps et de lieu, le genre littéraire, les données de langue (graphies, phonétique, morphologie, syntaxe, ordre et choix des mots). Sur plusieurs points, ses conclusions modifient nettement les jugements des critiques antérieurs. La *Garcineida* est une parodie littéraire, non un ouvrage historique : la date où se situent les événements (1099) ne fournit pas la datation absolue du texte, mais seulement un *terminus ante quem non* ; en réalité, rien n'interdit de repousser la rédaction jusqu'à la seconde décennie du XII<sup>e</sup> s., sous le pontificat de Pascal II, mais antérieurement à l'élection en 1118 de Gélas II (représenté sous le nom de *Iohannes Gaditanus*). Le fait qu'un des protagonistes soit *Grimoardus* de Tolède (c'est-à-dire le moine clunisien

*Bernardus* de la Sauvetat, qui occupa le siège de 1086 à 1124) n'implique pas que l'auteur soit espagnol. En effet, contrairement à ce qui a été suggéré, la satire n'évoque pas l'introduction en Espagne de la liturgie romaine ; elle doit plutôt se lire dans le contexte de la Querelle des investitures entre le pape et l'empereur. La parodie repose sur des jeux intertextuels, qui manifestent une culture classique étendue (Térence, Horace, mais aussi Plaute, Ovide, Juvénal, Salluste, etc.), étrangère aux clercs de Tolède de cette époque, mais bien attestée dans le parti impérial. Une étude statistique de l'ordre des mots montre du reste que l'auteur pourrait bien être un allemand.

L'analyse du vocabulaire est spécialement détaillée (p. 153-167). Elle traite tour à tour des lexiques religieux, de provenance grecque, d'ordre technique. Parmi les mots les plus rares, relevons ici les substantifs *amistis*, *-idis*, 'jarre' (terme propre à A et tiré d'Horace) ; *anticanon*, titre d'un ouvrage offert au pape et appelé aussi *exterminator* (var. à l'accusatif *antichatonem* que retenait Sackur) ; *barrus* 'poisson' (sans doute le bar) ; *sarissa*, 'lance' d'origine macédonienne (terme tiré d'Ovide ou d'un glossaire, réintroduit dans les épopées du XII<sup>e</sup> s.) ; des noms de boissons alcoolisées, comme *alnatum* (var. *alciatum* ; Sackur corrigeait en *aluntinum*), *claretum* (T seul, le terme se lit dans le *De miseria* d'Innocent III), *meracum* (A seul), *moratum* ; les adjectifs *conuisceralis* (var. *conuicalis*, *ceruicalis*) 'issu des entrailles' et *simonialis* 'simoniaque', le verbe *letanizo*, 'débiter des litanies' (à propos d'un prédicateur).

Que cette satire ait été écrite non par un espagnol, comme on le dit en général, mais par un transalpin, partisan d'Henri IV et de l'antipape Guibert, est une hypothèse vraisemblable. Un nouvel argument pourrait servir à l'étayer. Au § 4, 15 (p. 232) est citée une sentence, pour laquelle l'éditeur ne cite aucun parallèle : « Verba enim sacerdotis aut uera aut sacrilega ». J'en ai repéré à ce jour trois autres exemples, qui tous proviennent de Lotharingie : Rathier de Vérone, *Conclusio deliberativa* 38 (CCCM 46, Turnholti, 1976, p. 6, 128-9) ; Id., *Sermo II de quadragesima* 27 (*ibid.*, p. 78, 458-9) ; Anon., *Epistula de legenda S. Gengulfi* 1 (BHL 3331, dans *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum Bibliothecae regiae Bruxellensis*, t. 2, Bruxellis, 1889, p. 482). Même si la phrase a un tour proverbial, souligné par Rathier (« uulgata omnibus sententia », « sententia ... populorum consuetudine trita »), elle ne semble guère attestée hors des confins entre la France et l'Empire (Rathier est belge par sa formation, et *Gengulfus* est un saint vénéré en Lorraine). Une recherche plus systématique révélerait sans doute d'autres emplois, qui seraient de nature à renforcer ou à infirmer l'argument. En tout état de cause, l'enquête mériterait d'être poursuivie.